Lire chaque -:- Mardi -:-

Beaux-Arts et Arts Décoratifs

Lire chaque -:- Mardi -:-

La question du "Droit de critique"

J'ai reçu la lettre suivante:

Mon pauvre René-Jean, vous êtes tombé dans la ligne la plus inférieure du journalisme: celle de la polémique la plus agressive et de parti pris. Votre piètre et malveillant article de « Comœdia » ne peut que vous discréditer au regard de l'opinion. C'est d'ailleurs cette opinion à laquelle vous en voulez et toute votre animosité n'est provoquée que par le succès que je remporte devant l'élite des intellectuels et des artistes, auquel s'ajoute celui d'une société qui représente la pensée et la culture françaises. Il est déshonnête et maladroit de s'attaquer ainsi avec rage et mauvaise foi à un artiste probe et digne, il y a même quelque chose d'infantile dans la manière que vous employez pour me diminuer dans ma personne intime et ma situation établie depuis vingt années aussi bien à l'étranger que dans mon pays. Pour ma part, je suis persuadé que de tels procédés ne peuvent que se retourner en ma faveur, et que votre influence ne peut être que nulle et méprisée de la part des gens de bon sens et de goût qui vous liront.

Je ne vous en veux même pas, j'ai tout au plus une grande commisération et pitié pour votre indigence et malignité. Vous êtes après tout un faible. — HENRY CARO-DELVAILLE.

Bien que n'y étant ni tenu, ni sollicité, j'ai voulu reproduire cette lettre de bout en bout, sans y changer une virgule, pour affirmer mon respect du droit de critique, même quand celle-ci est la critique des critiques. Je m'en voudrais d'autre part d'empêcher un peintre de faire connaître l'excellente opinion qu'il a de soi, surtout lorsque cette opinion s'exprime avec semblable modération et si rare modestie.

Mais que le signataire de cette missive se rassure. Ce qu'il appelle son succès me laisse tout à fait indifférent. De même « sa situation établie *depuis vingt années* ». Ce sont là matières commerciales où je suis tout à fait incompétent. Quoi qu'il en puisse penser, je n'ai attaqué ni l'un, ni l'autre. D'ailleurs, il saurait très bien les défendre avec ce qu'il appelle l'élite d'une société qui représente la pensée et la culture françaises. La seule chose que j'ai contestée, c'est l'excellence de sa peinture. De cela il ne me dit mot, ce qui n'étonnera personne. Si l'opinion que j'ai émise avait besoin d'un étai, je n'en pouvais souhaiter plus solide.

RENÉ-JEAN.

M. Paul Signac et la Tapisserie

Interviewé par le *Bulletin de la Vie Artistique*, M. Paul Signac a fait de très intéressantes déclarations sur la façon dont il comprend l'art de la tapisserie:

— Je me garderai, dit-il, de remettre aux ouvriers des Gobelins un carton exécuté dans la technique de mes tableaux, — un carton « divisé ». Ce serait les provoquer à en copier chaque touche.

— Où serait le mal puisque chacune de vos touches diffère de ses voisines?

— Diffère de ses voisines, oui; mais, prise isolément, elle ne saurait offrir, vu sa surface minime, qu'une teinte sans modulation. Or, c'est cela (cette teinte unie de la touche isolée) que, dans leur manie d'imitation, ces ouvriers reproduiraient, alors que leur vaste répertoire de nuances et leur « point » minuscule leur fournissent le moyen d'embellir et d'alléger cette touche en la subdivisant.

— En somme, à l'inverse de tel de vos confrères que tant d'abondance de laines importune, vous voulez que les ouvriers de la manufacture prodiguent pour vous leurs richesses. Et vous souhaitez les avoir comme collaborateurs et non comme copistes. Vous compter sans leur sobriété et leur routine.

— J'essaierai quand même, Geffroy aidant, de les intéresser à mon entreprise. Au fait, pourquoi ne leur fournirais-je pas un carton qui décourage leur amour du fac-similé? — un carton, par exemple, où, sur telle partie sommairement badigeonnée, j'aurais écrit: « A dégrader du bleu cyané 22 au bleu d'outremer 54. » Le reste à l'avenant. Copier un carton, si bien que soit le carton et si bien que soit la copie, ce n'est pas faire une tapisserie. Les matières employées par le peintre et par le tapissier, étant différentes, exigent un métier différent.

L'Exposition de 1925

Dans tous les pays on se prépare activement à participer à l'Exposition de 1925. Nos amis Tchéco-Slovaques sont parmi les plus ardents. Leur commissaire général est nommé. Il s'agit de M. Otakar Novotny, architecte, président de la Société Manès.

Les crédits ont déjà été votés par les chambres et s'élèvent à dix millions de couronnes, c'est-à-dire à peu près cinq millions de francs.

Une exposition de *L'Œuvre Tchéco-Slovaque*, prélude à l'Exposition de 1925, aura lieu à Prague en décembre de cette année.

Galerie Briant-Robert

A la Galerie Briant-Robert, 7, rue d'Argenteuil (avenue de l'Opéra), exposition de sculptures et dessins de Mme Chana-Orloff du vendredi 13 au 30 avril.

René Piot et les Danseuses Cambodgiennes

René Piot. — Figure de danse cambodgienne

De tous les anciens élèves de Gustave Moreau, M. René Piot est peut-être celui dont le nom est le plus connu des milieux théâtraux. Qui n'a admiré les décors et les costumes qu'il dessina pour M. Rouché, tant au Théâtre des Arts qu'à l'Opéra? Du Palais des Han aux camps des Troyens, il a dressé avec une somptuosité savante et raffinée de nombreux et éphémères spectacles. Le peintre est moins connu du grand public, et cela par sa faute. Il ne se prodigue pas. Il travaille dans le silence. Epris de toutes les techniques, en connaissant à fond tous les secrets, il va, avec dilettantisme, de la fresque à la miniature, il s'intéresse aux tissus, orne des éventails. Son esprit est en éveil dès qu'il s'agit d'évoquer une forme, de juxtaposer lignes ou tons, de pénétrer tous les domaines des arts du dessin.

De l'exposition coloniale il écrivit à un ami les lignes ci-dessous où il note ses sensations devant les danses cambodgiennes:

Les danses cambodgiennes, après avoir été un hymne religieux, n'en sont plus que la tradition aristocratique: même au Cambodge, sont finis les temps de la « Danse devant l'Arche ».

Danse, première prière de l'humanité! Car, avant tous les arts, l'homme, en contemplation de son Dieu, fit de son corps l'offrande rythmique des lignes.

Seul, garde intacte cette sublime loi, le Dahomey où, tous les trois ans, le peuple entier, dans les grandes orgies des forêts, célèbre la naissance du monde. Chaque geste, cruel, douloureux ou passionné, est traduit dans sa vérité absolue: ainsi, les sacrifices humains deviennent une exaltation de l'humanité autant que les déchaînements génésiques qui les suivent.

Au Cambodge, la danse n'est plus l'hymne religieux d'un peuple unanime, mais elle reste encore une épopée, glorification du Ramayana, et la tradition du geste est fixée avec une précision telle qu'un initié, sans entendre la mélopée, peut suivre la légende dans ses moindres détails narratifs; langage plastique aussi écrit que le texte dont le même sentiment est traduit différemment par des groupes d'expression subdivisés à l'infini, suivant qu'il est ressenti par l'amant, la princesse ou le géant, et selon qu'il s'exécute assis, debout ou couché.

Au point de vue technique, le dessin associe les coïncidences des lignes dans des élans concentriques: seules, les extrémités s'élancent excentriquement comme pour alléger cette coupe fermée: ainsi de l'amphore s'envolent les ailes.

C'est la loi de dessin contraire à nos danses occidentales.

René Piot.

Il y a des gens pour qui voyager en métropolitain est un supplice. Je ne suis pas de leur avis. Quel plaisir toujours renouvelé qu'avoir en face de soi un homme ou une femme qu'on ne connaît pas et dont on peut étudier l'âme en observant leurs visages, leurs rictus, leurs tics, les preuves extérieures de leur bonne santé, de leurs vices ou de leurs misères.

En parlant ainsi, René Piot clignait son petit œil plein de malice, aux regards aigus et pénétrants, et nous comprenions toute la joie qu'avait du éprouver ce déchiffreur d'âmes, pendant le séjour qu'il a fait à Marseille dans l'intimité des petites danseuses du vieux roi du Cambodge.

Dans son atelier d'Auteuil, des cartons sont entassés, pleins d'études, de dessins et de croquis, et, à bout de bras, faisant pour les soulever un effort qui gonfle ses muscles, le peintre place sur des chevalets, pour nous les montrer, les grands panneaux qu'il vient

René Piot. — Coiffure de danseuse

de terminer, des panneaux peints sur des plaques d'or. Ainsi a-t-il pu exprimer la somptuosité aristocratique des costumes d'apparat dont se parent pour danser les petites cambodgiennes. C'est un art prodigieux. L'or transparait par endroits sous la couleur et le savant guillochage précise les broderies des tissus et le décor des hautes coiffures pointues.

René Piot nous parle de son voyage:

— En arrivant à Marseille, on m'avait prévenu. Si vous êtes pressé, renoncez à vos projets. Vous perdrez votre temps inutilement. J'avais le temps, heureusement. Il m'a fallu attendre plus d'un mois avant d'inspirer confiance à ces étranges petits êtres au charme tout d'abord assez hermétique.

« J'avouai que, pour ma part, je les avais vus danser une fois et que je n'en avais pas été enthousiasmé plus que de raison.

« Cela ne m'étonne pas. Aussitôt arrivé, mon ami Victor de Goloubeff me conduisit dans la baraque où elles logeaient. Imaginez une baraque Adrian avec, correctement alignés, des petits lits, des lits de soldats, sur la table, dans une grande bassine, une nourriture qui me parut ignoble, sur le plancher, des détritus de toutes sortes, et, blottis un peu partout, de frileux petits singes... c'étaient les danseuses! J'avais dit et répété que j'allais passer six mois à Marseille pour peindre les danseuses cambodgiennes, j'eus bien peur de m'être engagé à la légère. Et puis, petit à petit, j'appris à les connaître et à les comprendre.

« Leurs danses?

« La danse, pour elles, est un moyen d'expression, comme la poésie ou la musique. Lorsqu'on est initié on en pénètre toute la beauté, une beauté qui ne lasse jamais. Elles sont venues à leur art dès l'âge de quatre ou cinq ans. C'est un grand honneur pour les familles et en même temps une assurance contre le mauvais sort qu'avoir une fille au sérail royal, un sérail qui d'ailleurs ressemble plutôt à un couvent. Les petites filles choisies apprennent à danser et à se disloquer pendant de longues années avant de faire partie des ballets. Chaque nuit dix d'entre elles sont de service près de leur maître, un service très chaste: elles préparent ses pipes, elles l'éventent, elles dansent si tel est son désir. Quinze ans est leur bel âge. A vingt-cinq ans, leur carrière de danseuse est finie, elles deviennent parfois chanteuses ou bien sont versées dans un autre service du palais, quelques-unes finissent balayeuses, mais si elles ont été maîtresses du roi elles peuvent rester danseuses jusqu'à trente-cinq ans.

— Posaient-elles volontiers pour vous?

— Au bout d'un certain temps, oui. Mais quels capricieux petits modèles! surtout les premières danseuses. Il fallait attendre qu'elles fussent bien disposées. J'ai même pu — et j'en suis très fier — assister à une répétition de travail, c'est tout à fait curieux. Au lieu des grands costumes d'apparat dans lesquels elles sont cousues et qui exigent une toilette de plus d'une heure, elles étaient alors strictement enveloppées dans une petite étoffe de soie qui permettait de mieux suivre le jeu de leurs muscles. J'avais usé d'un amusant stratagème pour gagner le vieux fonctionnaire chargé de les surveiller. Après avoir feint d'étudier les lignes de sa main je m'écriai: « Ton maître est bien imprudent. Comment ose-t-il confier ses femmes à un homme tel que toi, qui fut autrefois un grand satyre et qui le sera de nouveau bientôt? »

Cette prédiction le remplit d'un tel contentement qu'il ne savait plus rien me refuser.

René Piot nous montre le portrait d'un nègre magnifique dont la poitrine est couverte de décorations.

— Celui-là aussi était un personnage. Il ne portait d'ordinaire qu'une ou deux croix. Les jours où il posait pour moi il arrivait tout constellé et il m'expliquait:

« Ce sont toutes les décorations que je voudrais avoir, je n'en ai encore que quelques-unes, mais sur mon portrait je voudrais les voir toutes. »

Tandis que René Piot parlait nous regardions ses tableaux; les danseuses cambodgiennes en robes d'apparat surgissant d'un décor de féerie dans le flamboiement doucement nuancé d'or précieux... Une autre se dresse portant un diadème de lourdes perles. Les petites cambodgiennes à la peau sombre ont trouvé leur peintre en ce grand artiste que l'Orient a toujours passionné, l'Orient qu'il évoqua dans le décor du « Palais de Ham ».

André Warnod.

La Concurrence allemande

La Chambre Syndicale de la bijouterie fantaisie s'est émue de la concurrence de plus en plus étendue faite à la fabrication française par des articles de provenance étrangère, surtout par des articles allemands. La question est vitale pour le commerce français très atteint et pour les ouvriers bijoutiers menacés de chômage.

La Chambre Syndicale exhorte les grossistes et les détaillants à réserver leurs commandes aux industriels français et à exiger la garantie de « fabrication française » sur facture. Elle déclare qu'il est d'autant plus inadmissible de favoriser le commerce allemand au moment même où les articles français ne peuvent ni entrer ni être vendus en Allemagne, que les détaillants peuvent toujours trouver un objet français à aussi bon compte et dans les mêmes conditions de fini qu'un objet allemand, en s'adressant à un fabricant spécialiste français, que les appelations *platinite*, *novo-platinite* ou *alpacca* dont s'affublent les produits germaniques jettent dans l'esprit des acheteurs une confusion déplorable, alors qu'elles ne désignent que ce qu'en français nous appelons *métal blanc*.

L'exposition Léon Drivier

Léon Drivier suit les bonnes traditions. Il a su choisir ses maîtres et son art apparait nourri de leur substantifique moelle. L'exposition de la Galerie Balzac montre bien qu'il s'agit là d'un sculpteur sur lequel on peut compter pour mener le bon combat. Il expose

Léon Drivier. — Torse de jeune fille
(Photo Bernès, Marouteau et Cie.)

des têtes de femmes et des bustes d'une harmonieuse jeunesse, il a le sens des formes pleines et sensibles, il sait donner le frisson de la vie à la matière qu'il emploie. Il sait être vigoureux et sensible dans ses sculptures, ses médailles et ses dessins.

Louis Vauxcelles, dans la préface du catalogue, parle de lui en ces termes:

« Il étudie avec ferveur l'archaïsme éginétique, le classicisme du quatrième siècle hellénique, l'architecture romane, le naturalisme lyrique des gothiques, le réalisme musclé des bronziers italiens. Il lui advint parfois de *se souvenir*, et d'éprouver les inconvénients d'une culture intense. Mais nul danger qu'un amoureux de la vie devienne un pasticheur. Le musée l'a enchanté; néanmoins rien ne prévaut sur un torse de jeune fille enveloppée de lumière. Drivier interroge le réel, copie, et transpose en croyant copier. Des volumes et des plans s'inscrivent dans l'espace. Il acquiert un beau style d'une riche plénitude. Son dessin est ample à la fois et précis, l'arabesque de ses compositions d'une élégance vénusté. Il a, au premier chef, le sens de la cadence décorative, et sa sculpture ne se conçoit qu'en fonction du monument. »

« Je le tiens pour un maître » ajoute Louis Vauxcelles. Nous croyons que Drivier est bien armé pour atteindre la maîtrise. Il a quarante ans, il est bien en possession de ses moyens d'expression. C'est à lui à présent, d'affirmer sa personnalité et de prendre sa vraie place.

Pour l'Union des Arts

Malgré son succès chaque jour plus considérable, c'est irrévocablement le mercredi 18 avril au soir que se terminera l'exposition Caro-Delvaille et Clément Mère, 18, rue de la Ville-L'Evêque, organisée par *L'Union des Arts*, fondation Rachel Boyer, au profit de sa caisse de secours.

Une souscription de 3 francs minimum donne droit à l'entrée de l'exposition de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures.

Les Tapisseries de l'Apocalypse

Nous avons annoncé l'exposition au Pavillon de Marsan de cinquante-cinq tableaux de la fameuse tapisserie de l'Apocalypse qui appartient à la cathédrale Saint-Maurice d'Angers. Voici l'un des cinquante-cinq morceaux qui ornent actuellement la grande nef du Musée des Arts Décoratifs:

Se détachant en clair sur un fond bleu, le cavalier à l'arc qui suit un ange volant est regardé du regard par l'apôtre saint Jean. On remarquera la simplicité du paysage: la campagne est puissamment évoquée par quelques ondulations du terrain, quelques herbes et un arbre où chante un oiseau. Nous sommes encore dans la belle tradition qui, au XII[e] et au XIII[e] siècle dicta aux tailleurs d'images tant d'admirables reliefs.

Cette tapisserie est un excellent spécimen des 90 tableaux dont 69 existent encore qui furent exécutés par Nicolas Bataille, artisan parisien, d'après les cartons de Jean de Bruges, dans le dernier quart du XIV[e] siècle. La simplicité des moyens employés vient à point rappeler que la tapisserie ne doit pas viser à la subtilité de la peinture à l'huile, qu'elle est un art particulier, d'interprétation dans certains cas, mais jamais de copie, et que sa décadence a commencé le jour où elle a visé à la copie exacte.

Le roi à l'arc (tapisserie de l'apocalypse)

Aquarelle de Drivier

Parmi les petites Expositions

Artistes étrangers exposant à Paris. — « La Tulipe », société de peintres hollandais. — M. Van Nifterik. — Les sources françaises de M. Van Dongen. — Artistes anglo-saxons: Mme Margaret-Mary Darbour, M. Cameron Burnside, M. Ben Silbert, Mme Chana Orloff. — Son art est d'inspiration populaire russe. — M. G.-H. Sabbagh, peintre de l'école française, ses pastels et ses aquarelles témoignent du développement de ses qualités. — Divers autres

L'art de peintres ou sculpteurs nés hors des frontières françaises tient cette année grande place en nos galeries. Au moment même où quelques parterres des Tuileries arborent les couleurs vivantes de la Hollande offertes par l'amicalité d'une société hollandaise, quelques artistes de cette nation, habitant Paris, se groupent en une exposition qui prend pour enseigne la fleur batave par excellence: *la Tulipe*.

Dans ce groupe, aux tendances assez diverses, où se côtoient des talents de divers ordres, parmi lesquels aucun chef de file ne s'impose par des qualités exceptionnelles, on peut noter des rapprochements avec M. Bonnard chez M. Niekerk, avec M. Vlaminck chez M. Van der Leeuw, avec M. Vallotton dans certain paysage par M. Van Hasselt, avec Cézanne chez M. Moulin et chez MM. de Moor, Pollones, etc., comme chez la plupart des autres, retrouver l'écho d'expressions familières courantes parmi nos salons. Mais il n'y a là ni M. Konrad Kickert, ni M. Kees Van Dongen, qui eussent apporté, le dernier surtout, leur note particulière dans ce concert national. Aujourd'hui même, ce dernier, qui par l'esprit, la fantaisie, la nature de ses recherches, ses sources d'inspiration, ne saurait d'aucune sorte être séparé de l'école française, ce dernier groupe en son atelier les tableaux exécutés durant l'hiver à Cannes. Car M. Van Dongen se partage maintenant entre les sites les plus mondains, ne craignant pas de promener la tache bleue de son chandail parmi les toilettes élégantes, amoureux de tout paradoxe, imprimant en anglais la liste de ses derniers tableaux, ce qui donne envie de retourner son catalogue avec prière de traduction.

Ailleurs, un autre Hollandais, M. G. Van Nifterik, fait une exposition particulière, montrant deux séries de paysages, les uns faits dans la Creuse, d'autres dans les Alpes-Maritimes. Une même lumière éclaire ici les vallées vues à vol d'oiseau, là les maisons pressées, moutonnant aux flancs de petites collines pour former un nuage. Ce sont études sérieuses, tracées dans des gris mélancoliques et un peu monotones qui ne palpitent jamais aux ardeurs du soleil, qui se présentent tel un décor consciencieusement établi et dressé sans grande émotion ou grand enthousiasme.

Dans cette semaine internationale, Mme Margaret-Mary Darbour représente l'Angleterre: d'aimables tableaux: intérieurs, vues de Paris, notations fugitives dans des tons gris et crème subtils et vaporeux. Puis, c'est, pour les Etats-Unis, M. Cameron Burnside et M. Ben Silbert, M. Cameron Burnside, avec des paysages qui vont de la Bretagne à l'Ile-de-France, de la Provence à la Tunisie, ensoleillés et notés d'une humeur égale, et tels qu'on a coutume de les voir depuis longtemps déjà à nos manifestations artistiques.

Chez M. Ben Silbert, on relève des influences très diverses; la Renaissance florentine se confronte chez lui avec l'art japonais, et la manière de certains de nos peintres contemporains sert de ciment à cet amalgame, très nettement visible, au moins dans les peintures.

Dans les aquarelles, le souci narratif qui s'y manifeste affirme nettement l'esprit américain. Figures, intérieurs et paysages se présentent, conçus avec minutie, en images, mais des images que vivifie une conscience attentive; laquelle observe avec candeur, reproduit avec précision, soucieuse d'expression physionomique, inquiète et désireuse que tout détail soit exact.

Et voici la Russie évoquée par Mme Chana Orloff. Dans le domaine de la ronde bosse, Mme Chana Orloff est une extraordinaire caricaturiste qui saisit les traits principaux d'un visage, les souligne et les amplifie sans jamais négliger les rapports étroits et complexes qui unissent les uns et les autres et dont l'ensemble, reproduit en exactes proportions, constitue la ressemblance.

Cette artiste met en valeur les nuances physiques, les anomalies, ce qui attire l'œil inconsciemment comme un repère pour différencier les personnes et aider à les reconnaître. Et de ces traits précisés et quelque peu déformés, Mme Chana Orloff tire d'étranges et véridiques portraits, un peu hallucinants et pleins de vie intense. Avec une pénétration spirituelle et bien féminine, et dont je ne sais guère autour de nous qu'un exemple aussi probant, dans le domaine de la peinture, celui de Mme Levitzka. Mme Orloff dégage et exprime avec une rare puissance la psychologie de ses modèles, sans flatterie et presque avec cruauté. Aussi n'aura-t-elle pas beaucoup de femmes parmi ses modèles et sans doute sur ce point aussi bon nombre d'hommes seront-ils d'accord avec les femmes. Cette puissance au reste s'affaiblit lorsque l'artiste, quittant le modelage, s'essaie à reproduire sur la surface d'un papier les traits de ses modèles. Elle nous donne alors d'aimables dessins, qui ne sont pas indifférents mais qui restent très loin de ses sculptures. Celles-ci exigent d'ailleurs un travail d'observation que les derniers ne requièrent pas avec pareille intensité et il est vain de vouloir faire un bon portrait sans y mettre le temps nécessaire.

L'art de Mme Orloff est essentiellement russe. Son procédé n'est autre que celui des paysans de son pays taillant dans le bois les figurines que nous avons tous vues. C'est un art à racines populaires, servi, haussé et grandi par un talent particulier, un art spécial et qui n'est pas à citer en exemple, sa réussite étant exceptionnelle. De semblables déformations, en dehors de cas comme celui-ci où elles semblent répondre à un don particulier, ne pourraient qu'encourager à la paresse en poursuivant une synthèse par élimination, alors que la ressemblance doit résulter des multiples détails noyés dans un ensemble et être créée par la diffusion prestigieuse des plus subtiles analyses.

⁂

Une simple inclinaison, un pas de plus vers l'Orient et nous passons en Afrique, lieu de naissance d'un autre exposant.

M. Sabbagh a vu le jour en Egypte, mais malgré qu'on en puisse avoir c'est à l'école française, et à l'école française, et à l'école française seule que se rattache sa peinture. Sinon où en chercherait-on la source? Vers quel coin du Caire pourrait-on lui trouver des prédécesseurs ou des maîtres? Je n'imagine pas que nul pourrait songer à chercher pour son art des racines anglaises. Sans doute, pourrait-on, avec subtilité et sans doute avec justesse, rattacher certaines expressions dramatiques de ses tableaux, son attirance vers l'ampleur expressive des lignes, aux spectacles que son enfance a contemplés. Mais toute sa technique est de formation française, l'esprit qui dicte ses œuvres s'est éveillé dans nos ateliers. Il s'est développé sur notre sol, à l'ombre de nos monuments et devant nos paysages. Il est l'exemple de ces rameaux entés sur le tronc parisien, et au sujet desquels nous avons le droit de revendiquer pour notre pays l'honneur des fruits qui poussent.

C'est dans des œuvres d'inspiration plus directe que ses peintures que nous trouvons M. Sabbagh aujourd'hui. Son exposition est constituée de fusains et de pastels, auxquels sont joints quelques aquarelles. Elle permet de constater que les qualités de l'artiste se développent logiquement, s'écartant peu à peu de tout formalisme technique, laissant libre jeu à la sonorité sourde d'un coloris qui évolue vers la clarté de nuances plus gaies que celles de naguère.

Si certains paysages gardent sous leur ciel lourd, le côté dramatique spécial à M. Sabbagh, cette sorte d'inquiétude répandue dans l'atmosphère et qui laisse présager la tristesse des pluies et l'effroi des orages possibles, certains autres s'orientent vers une aimable sérénité, tel celui qui montre sous les pins une maison paysanne où le rêve pourrait se réfugier en une volonté idyllique.

Le pastel, employé non seulement en études aux crayons de couleur, mais surtout en véritables tableaux où les fonds ont toute leur importance, montre une union absolue, complète avec les autres modes d'expression. Ce sont les mêmes rythmes, nés au cœur de l'artiste, qui s'expriment dans semblable harmonie, avec la même foi. Il semble que ces études soient révélatrices plus que les tableaux étudiés et composés. L'artiste y chante avec joie, sans apprêt, sans nulle affectation, tout son enthousiasme admiratif devant la beauté de la vie, la splendeur de la jeunesse et la force de la nature.

⁂

Durant ce temps, les artistes français exposent eux aussi. Je me borne aujourd'hui à signaler l'œuvre de minutieuse patience qui, douze années durant, poussa M. Van Driesten à historier l'ordre de la Toison d'Or; les gracieuses notations que Mlle Sarah Ménant a suspendues aux murs du foyer de l'Œuvre, celles que Mlle Andrée Cellard a consacrées à la Vendée et à l'Ile d'Yeu, et les tableaux où Mme Paule Gobillard s'affirme, tant par la fraîcheur et le calme de son coloris que par le choix de ses sujets, disciple de Berthe Morisot et de Renoir.

René-Jean.